

peut pas prévenir; et cependant on voudrait empêcher les prêtres de parler quand et comment il leur plaît? mais c'est un manque de logique évident.

Et qu'on remarque bien une chose: les libéraux d'Europe qui sont à la tête de ces persécutions religieuses se vantent de ne pas croire à la religion ni à ses ministres. Pour eux, la religion n'est que vieilleries, erreur et mensonge. Mais puisque leur cause est si bonne, puisque la vérité est si évidemment de leur côté, pourquoi ont-ils recours à des mesures arbitraires pour la faire triompher? N'ont-ils pas assez de la tribune et de la presse?

Manqueraient-ils de confiance dans la sagesse de l'opinion publique? Mais si les citoyens ne sont pas capables d'apprécier les questions religieuses, ne commet-on pas une erreur en leur permettant de décider des questions politiques?

Cette question de l'influence des prêtres dans les élections a déjà été décidée deux fois en Irlande; en Canada elle a été quelquefois soulevée, mais nous ne croyons pas qu'on en soit jamais venu à une décision finale. Avec l'esprit des précédents qui fait le fonds de la législation anglaise, on jugerait probablement comme le juge Keogh. Ce n'est cependant pas une raison pour croire que la question soit résolue; et on aura besoin d'une loi plus claire et plus logique, si on veut mettre la liberté individuelle, d'accord avec les prétendues sauvegardes dont on prétend entourer le suffrage populaire sous prétexte de sauvegarder son indépendance et son intégrité.

L'HONORABLE THOMAS D'ARCY MCGEE.

Lorsque nous repassons dans notre mémoire les différents hommes publics que nous avons connus, il en est un dont la voix semble encore retentir à notre oreille. Elle était si douce à entendre, cette voix, elle avait des accents si pathétiques, si irrésistibles! Un soir elle avait fait entendre une harmonie encore plus suave et plus soutenue, elle avait chanté sur un rythme nouveau cette tolérance que les différentes provinces ou les différentes nationalités doivent avoir les unes pour les autres, et qui doit embellir leur existence comme la pure charité embellit la vie des particuliers.

C'était dans la salle du Parlement, à Ottawa. Tandis que tout le monde était sous le charme de cette harmonie, un jeune homme s'agitait comme un maniaque dans les tribunes des étrangers, puis il sortit bientôt pour méditer un forfait dans l'ombre. Le murmure des applaudissements était à peine fini que le scélérat paraissait armé d'un instrument redoutable, et fermait, hélas! pour jamais, la bouche éloquente dont il n'avait pas voulu entendre les derniers accents.

Nous méditons sur ces faits, il y a quelques jours, lorsque nous nous sommes dit: on n'a entendu parler de cet homme, parmi nous, que dans les écrits passagers des feuilles quotidiennes; sa biographie n'est pas encore faite dans notre langue, eh bien! tentons de la faire.

Vous voudrez donc agréer, bienveillants lecteurs, cette petite biographie de l'honorable Thomas d'Arcy McGee. Nous aurons lieu de l'admirer surtout comme orateur, comme poète et comme historien.

D'Arcy McGee descendait d'une famille persécutée autrefois par l'Angleterre; il naquit à Carlingford, comté de Louth, le 13 avril 1825. Son père se nommait James McGee et sa mère Dorcas Morgan. Le nom de D'Arcy qu'il avait ajouté à son nom de famille lui venait de Thomas D'Arcy, son parrain, gentilhomme des environs de Carlingford.

Avait-il pris ainsi le nom de son parrain comme marque de l'estime et de l'affection qu'il ressentait pour lui? Ou bien était-ce sa mère qui, au milieu de ces baisers d'adieu avait pris ce moyen de lui rappeler que l'orphelin, selon le solennel avertissement de l'église, doit trouver un protecteur et un guide dans celui qui a parlé pour lui sur les fonds du baptême? Nous ne savons. Mais ce dont tout le monde a été témoin, c'est la fidélité persistante avec laquelle il a conservé ces deux noms comme n'en formant qu'un seul.

D'Arcy McGee avait une affection sincère et profonde pour son père et sa mère, pour sa mère surtout. Il était jeune enfant lorsqu'il perdit cette dernière, et cependant il en garda l'image au fond de son âme jusqu'à la fin de sa vie. Après tant d'années passées dans l'atmosphère positive de la politique, le souvenir de cet être chéri faisait battre son cœur comme le cœur neuf d'un enfant. Il se plaisait à la représenter comme une femme d'un caractère distingué, d'un jugement rare et d'une imagination puissante. Elle cultivait et enrichissait son esprit dans la lecture des meilleurs auteurs du temps, et elle savait goûter la poésie naïve et touchante des ballades irlandaises. La mère c'est une muse qui vient chanter les premiers accents de poésie à l'oreille de l'enfant. La voix qui s'élevait ainsi au seuil de l'existence est la plus suave que cet enfant puisse jamais entendre, et voilà pourquoi il se tourna encore vers le passé lorsque la civilisation lui aura fait goûter ce qu'elle a produit de plus enivrant. Portée sur les blanches ailes de son imagination, Madame McGee planait au-dessus des tristesses et des trivialités de la vie, elle fit vivre quelque temps avec elle, dans cette sphère idéale, l'enfant de son amour, et c'est ainsi que s'est développée en lui l'âme d'un poète. S'il eût vécu au milieu du sixième siècle, selon la pensée de Fenning Taylor, il eût été l'un des membres de cet ordre des Bardes Irlandais qui jouaient un si grand rôle à la cour des rois, et qui étaient les harmonieux historiens de tous les faits héroïques de ces temps reculés. Cependant McGee n'a jamais chanté que par occasion et comme par passe-temps; cela tient à notre siècle d'agitation et de vertige. Lamartine n'a-t-il pas écrit de la poésie ces paroles étonnantes: "Vous savez mieux que per-

sonne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle." Et les onze autres douzièmes à quelle autre chose plus belle que la poésie les a-t-il donnés. A la politique! McGee, sous ce rapport, a imité Lamartine, et cherche un grand poète de notre temps qui ait agi autrement.

Dieu avait été prodigue de ses dons en faveur du jeune poète irlandais; esprit vif, imagination ardente, mémoire où tout se classait sans difficulté, caractère résolu, il avait tout reçu pour jouer un rôle brillant dans la société. Sa jeunesse fut active et laborieuse; il ne se contenta pas des dispositions que Dieu avait mises en lui, il voulut développer encore ces talents qu'il avait reçus, et les employer à orner son esprit de connaissances nombreuses et variées. Comme le malheur pesait sur sa famille et sur sa patrie, à dix-sept ans, on le voit déjà rendu sous le ciel d'Amérique, dans la ville savante de Boston. Ses débuts dans cette grande ville furent couronnés de succès merveilleux; on s'arrachait ses écrits, on se pressait aux conférences qu'il donnait, le plus souvent sur des sujets historiques, et bientôt toute la population de Boston ne parlait plus que de cet enfant de dix-sept ans, arrivé récemment des plages de l'Irlande. Sa passion pour la liberté de l'Irlande flattait les libres Américains et surexcitait les émigrés irlandais si nombreux dans les Etats-Unis. Son enthousiasme de jeune homme plaisait aux vieillards comme aux jeunes gens, sans doute parce qu'aux uns il parlait le langage du passé et qu'aux autres il parlait le langage de l'avenir. Quand on pense qu'à Boston le jeune orateur vivait dans la société d'Emerson, Chapin, Brownson, Longfellow, Channing, Bancroft, Ticknor, Lowell, Holmes, et de beaucoup d'autres auteurs à jamais célèbres, on comprend qu'il devait nécessairement offrir quelque chose d'extraordinaire pour attirer ainsi l'attention du public.

Il sera peut-être bon de préciser dès à présent le caractère de son éloquence. Il avait de l'O'Connell comme en a tout orateur irlandais; sa phrase était souple, et tout son discours se faisait remarquer par une harmonie soutenue qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Il possédait une grande facilité d'élocution, un beau timbre de voix, un geste capable de faire valoir ses paroles. Son esprit était fin, saisissait les rapports piquants et les faisait valoir d'une manière impitoyable. Pour illustrer ce que nous venons de dire, nous comparerions volontiers son éloquence à un ruisseau qui coule tantôt rapidement, tantôt lentement, mais toujours avec un doux murmure. S'il se rencontre un obstacle, ce ruisseau s'enfle et gronde, renverse avec fracas ce qui l'a retardé un moment, puis continue sa course entre des rives fleuries, comme auparavant. La force de l'argumentation n'a jamais distingué absolument l'éloquence de McGee; il était trop poète pour être philosophe. Il ne donnait pas ses preuves sous la forme aride du syllogisme, il les embellissait des ornements de sa riche imagination; elles eussent paru plus fortes, plus enchaînées sans cela. Mais si l'esprit est pour le syllogisme dans l'éloquence, le cœur est certainement pour la poésie.

McGee donc, dès l'âge de dix sept ans, passait déjà pour un grand orateur, bien qu'on ne lui reconnût pas les larges et sublimes formes d'un Bossuet.

En arrivant à Boston il s'était aussi lié avec la presse de cette ville; et ses écrits, qui faisaient beaucoup de sensation, lui valurent un retour sous le ciel aimé de la patrie. Un de ses articles sur les affaires d'Irlande ayant été remarqué par O'Connell, le jeune écrivain de Boston, reçut bientôt des propriétaires du *Freeman's Journal* de Dublin, une lettre affectueuse par laquelle on lui offrait une place à la rédaction de cette feuille. En Irlande on était alors dans un temps de luttes sérieuses, la victoire venait quelquefois encourager les efforts des combattants, et on cherchait à réunir en un faisceau tout ce que la nation irlandaise pouvait présenter de forces vives.

McGee, avec le patriotisme dont il se faisait gloire, ne pouvait refuser une offre aussi généreuse et repartit bientôt pour Dublin. Il était demeuré à Boston de 1842 à 1845.

C'est de 1845 que date réellement le commencement de la vie politique de T. D'Arcy McGee. C'est alors aussi qu'il commença à se montrer un véritable enfant de l'Irlande. Il est bien vrai, depuis qu'il était au monde son cœur n'avait cessé de battre pour la malheureuse Erin, mais maintenant il ne se contentait plus de gémir sur son sort, il allait commencer à la défendre efficacement, il allait mettre à lui donner la liberté cette énergie que les autres jeunes gens emploient à acquérir des richesses ou à se procurer des plaisirs. Sa richesse et ses plaisirs, à lui, ce seront le bonheur et l'indépendance de l'Irlande. Le *Freeman's Journal* était l'organe de Pillustré O'Connell, et tous ceux qui écrivaient dans cette feuille devaient rester en dedans des limites fixées par le "Libérateur." D'Arcy McGee, entra dans la lice avec ardeur et succès. Ses articles tout palpitants de patriotisme, tout pleins de sève et d'énergie, allaient produire les plus heureux effets chez le peuple. Mais n'oublions pas qu'alors il n'avait que vingt ans. A cet âge on se laisse guider par un enthousiasme que le jugement ne peut toujours retenir dans les justes bornes; on est plein de bonne volonté et d'inexpérience. Il trouva bientôt en effet, que le cercle d'action fixé par O'Connell était trop étroit, il commença à se trouver mal à l'aise au milieu de ses confrères de la rédaction du *Freeman's Journal*. Plusieurs jeunes gens, surtout de jeunes étudiants, méconnaissant comme lui la sagesse d'O'Connell, avaient formé une association qu'ils appelaient la "Jeune Irlande." McGee s'unit, sans réflexion, à ces jeunes patriotes exaltés, et devint le membre le plus distingué de l'association, bien qu'il fût le plus jeune.

Les associés de la Jeune Irlande voulaient travailler à la même œuvre que le grand O'Connell, mais ils différaient avec lui dans le choix des moyens à prendre pour arriver au but; ils trouvaient que le Libérateur de l'Irlande se faisait vieux et lent; ils voulaient abrégier le chemin. Il n'est que juste d'accorder à la plupart d'entre eux beaucoup de bonne foi et de courage. Il se séparèrent (en 1846) du parti d'O'Connell et formèrent ce qu'ils appelaient une *confédération* dont Smith O'Brien fut déclaré le chef. Wantant tout d'abord se préparer les voies au moyen de la littérature, ils commencèrent à publier une série d'ouvrages sous le titre de Bibliothèque Irlandaise. La grande famine de 1847 vint les arrêter dans leur entreprise, mais déjà ils avaient vingt volumes de publiés. Sur ces vingt volumes, deux étaient dus à la plume de D'Arcy McGee: d'abord une série de Biographies des Irlandais illustres du dix-septième siècle, puis un mémoire sur Art. McMunough, roi presque oublié de l'Irlande au quatorzième siècle. Ces ouvrages écrits avec un style passionné, tout brûlant de patriotisme, eurent un immense succès; et on dit qu'aujourd'hui encore le peuple les lit avec plaisir, bien que l'agitation d'alors soit entièrement disparue.

Dans les assemblées de la coterie des jeunes Irlandais, McGee était l'orateur le plus véhément, le tribun le mieux apprécié. Le parlement anglais ayant suspendu la loi de l'Habeas Corpus en 1848, on décida, dans une assemblée du Conseil Exécutif de la jeune Irlande, qu'il fallait résister par la force

des armes à cet acte de despotisme et que pour cet effet on ferait un appel à la nation tout entière. Des délégués furent immédiatement envoyés dans les différents districts où l'on pouvait compter sur une certaine influence. Comme on se représente bien ces jeunes gens, patriotes ardents, mais oublieux de cette sentence que dans la jeunesse on n'est bon qu'à obéir; comme on se les représente bien montrant sous le jour le plus sombre les torts de leur ennemi, pleurant ensemble sur les malheurs de leur patrie, s'exagérant les moyens de défense et se disant: nous sommes forts, il faut la délivrer ou mourir!

En conséquence de la décision du Conseil Exécutif dont la séance s'était tenue à Dublin dans les chambres de la société, rue d'O'lier, Smith O'Brien, le Col. Doherty, J. B. Dillon, le général Meagher, Richard O'Gorman et plusieurs autres partirent pour les diverses localités qui leur avaient été assignées. Quant à McGee il devait amener de Glasgow une expédition qui y avait été organisée.

Malheureusement le gouvernement parvint à découvrir ce complot. Le signalement des chefs fut publié sur un journal intitulé *Hue and cry*, et de fortes récompenses furent offertes à ceux qui mettraient la main sur les rebelles.

La suspension de l'Acte de l'Habeas Corpus eut lieu un dimanche au matin, juillet 1848, mais d'Arcy McGee était parti le samedi soir de Dublin pour se rendre à Londonberry où il arriva le lendemain. Comme il se promenait sur les murs historiques de la ville, il fit tout-à-coup la rencontre d'un sien ami; aussitôt il se mit un doigt sur les lèvres, parce qu'on n'était pas dans un lieu propice pour parler des choses à l'ordre du jour; l'ami comprit immédiatement ce signe et évita avec soin de prononcer aucun nom compromettant. Ils se rendirent dans la campagne, et là seulement McGee fit connaître à son ami tous les projets de la jeune Irlande, les fonctions dont il avait lui-même été chargé, etc. Comme les assises qui commençaient le lendemain à Derry avaient attiré beaucoup de gens de Dublin dans la ville, McGee crut prudent d'attendre la tombée de la nuit pour retourner à son hôtel où il se faisait donner le nom de Doyle. La soirée fut passée dans sa chambre à discuter avec enthousiasme les chances de succès que l'on pouvait avoir.

Le lendemain au soir il partit par le steamer pour Glasgow. Arrivé là, il put s'aboucher avec ses amis, puis il se retira dans un hôtel, attendant quelque nouvelle des mouvements de Smith O'Brien. Hélas! au bout d'une quinzaine de jours il fut reconnu, et on se mit immédiatement en devoir de l'arrêter. Heureusement, quelqu'un l'avait averti à temps du danger qu'il courait; il prit un train de chemin de fer pour New castle-on-Tyne, et descendant des chars au bout de quelques milles, il prit place dans une diligence qui le conduisit à un petit port sur la côte d'Ecosse d'où un steamer partait tous les jours pour Belfast, faisant le voyage en 3½ heures. Heureux fut-il de prendre ce moyen de s'échapper, car la police avait pris un train spécial pour aller l'attendre à New-castle.

Cependant McGee avait un compagnon dans la diligence où il était monté, et bientôt il reconnut avec horreur le Rév. Tresham Gregg, le grand champion du parti orangiste en Irlande. Il croyait bien être livré à la première rencontre que l'on ferait d'un homme de police, mais il fut agréablement déçu; Tresham ne s'occupait nullement de lui. McGee traversa à Belfast qu'il atteignit vers minuit, et prit immédiatement le train d'Armah, où il se rendit le lendemain matin. D'Armah il se rendit à Omah, dans le comté de Tyrone, puis à Euniskellen où quelqu'un le recueillit pendant une quinzaine de jours au pied de la montagne de Benbulbin. Il se trouvait là en parfaite sûreté; il communiqua avec ses amis de Glasgow, et se procura les fonds nécessaires pour s'enfuir en dehors du pays. Son plan était de se rendre à Derry, et d'y prendre un vaisseau qui le conduirait en Amérique. Il parvint en effet à se rendre dans cette ville, et là Mgr. McGinn lui rendit un service signalé en lui prêtant des habits de prêtre et un bréviaire. Sous la livrée d'un prêtre catholique il traversa les lignes ennemies et prit place à bord d'un vaisseau nommé le Shamrock, commandé par le capitaine John Moore de Galway. Ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que McGee se fit connaître au capitaine; sa confiance ne tourna pas à malheur, il se vit traité de la manière la plus hospitalière possible, et débarqua sain et sauf sur les quais de New-York.

La police du gouvernement anglais continuait pendant ce temps à se montrer d'une activité extraordinaire. Tous les compagnons de McGee furent découverts et punis, ou bien, comme lui, ils furent forcés de prendre d'eux-mêmes le chemin de l'exil. La tentative de soulèvement devint ainsi un fiasco complet, et de plus l'Irlande se trouva privée des services de ses enfants les plus dévoués et les plus capables de faire quelque chose. Si tous ces jeunes gens de cœur et d'intelligence se fussent laissés conduire par leurs chefs, quelle ligue puissante n'eussent-ils pas formée en faveur de l'Irlande. L'infortuné pays était peut-être parvenu à l'heure de la délivrance. Mais n'étant pas guidée, cette force redoutable manqua son but, et les efforts de tant d'âmes ardentes ne servirent pas même à diminuer d'une once le poids des chaînes de la malheureuse Erin.

McGee venait donc de nouveau demander un asile sous le ciel protecteur de la libre Amérique, mais il ne retourna pas dans la ville de Boston où, pourtant, il avait reçu naguères une hospitalité si généreuse, il préféra cette fois se placer au sein de l'activité fiévreuse de la grande ville de New-York.

Son cœur était gros de tristesse et de haine contre les oppresseurs de l'Irlande. N'ayant plus d'autres moyens de combattre, il entra dans la presse, et s'éleva avec une véhémence extrême contre le despotisme du gouvernement d'Angleterre. Il ressemblait à ces lutteurs infatigables qui montrent de loin le poing à leurs adversaires, lorsqu'une main amie est venue les arracher d'un combat inégal ou dangereux. De 1848 à 1857 il rédigea successivement *La New-York Nation* et *l'American Celt*. Son rôle, cependant, fut dès lors plus littéraire que politique; il composa plusieurs ouvrages historiques importants, et prononça surtout un grand nombre de lectures.

Comme ses actes ont pu nous le faire comprendre, D'Arcy McGee, dans sa jeunesse, était un libéral très avancé, mais en même temps il était sincèrement attaché à la religion catholique; la bonne foi peut expliquer bien des inconséquences. On pouvait prévoir que le temps et l'exil amènerait de grands changements dans ses idées de jeune homme; c'est ce qui arriva en effet. Le calme succédant à une agitation fébrile, la réflexion succédant à l'enthousiasme, il commença à comprendre la folie des prétentions de la "Jeune Irlande." Après avoir suivi les inspirations de la haine, il sentit les inspirations plus pures de la justice. O'Connell, sans aucun doute, ne tarda pas à lui apparaître dans sa véritable grandeur. Un désenchantement des plus pénibles accompagnait ce travail qui s'opérait dans l'âme du jeune patriote.

Il s'était toujours représenté les Etats-Unis comme l'idéal